



Des in de f.d. . . Massicotte

BONNE CHANCE MESSIEURS, CRIA MARFA.—Page 724, col. 3

de visage frais et jeune, la gibecière rebondie, le canon du fusil renversé, bien pris dans sa vareuse de velours, lui disait :— Pardon, excuse, monsieur, vous serait-il arrivé du malheur ?—C'était la voix de Wladimir. C'était Wladimir.

—Du malheur ! Je crois bien. Le malheur, c'est que je deviens aveugle, que la main me tremble, que ce maudit fusil rate comme une arquebuse ! C'est à se flanquer du plomb dans la tête !

—Calmez-vous, M. Dorsan, je vous prie. Je ne vous avais pas reconnu d'abord. Voudriez-vous m'obliger un tant soit peu ? J'ai eu de la chance aujourd'hui, moi. Tenez.—Je crois moi-même que quelques-unes de ces pièces vous appartiennent, je les ai tirées sur votre propriété et mon chien m'en a apporté d'autres encore chaudes que je suis sûr de n'avoir point abattues. Donc la moitié de cette carnassière est à vous.

—Wladimir, mon cher voisin, vous n'y songez pas... moi qui... Sacrebleu ! Oh ! oh !

Le pauvre Dorsan s'était levé d'un bond, écarquillait de grands yeux, suffoquait.

—C'est à vous, je vous dis, répéta Tournebief en tirant de son sac et les fourrant dans celui du père de Marfa, un lièvre, trois perdrix, une bécasse et un coq de bruyère.

—Je ne puis accepter, répétait Dorsan mollement. Après le... Non, c'est trop de bonté. Eh bien, oui, à une condition je les garde : vous viendrez chez moi ce soir.

—Si vous insistez, appuya Tournebief, j'irai. Mais alors à une condition, je ne veux pas qu'on sache que je me suis permis de relever votre gibier—

—Ma parole d'honneur, M. Tournebief.

A la nuit tombante les chasseurs rentrèrent l'un après l'autre, la mine longue comme ça. Jamais de la vie, ils n'avaient fait si pauvre journée.

Le capitaine avait cassé son lorgnon, le chirurgien-major déchiré sa veste et son pantalon en passant entre les fils barbelés d'une clôture ; les Bostonais avaient terrifié l'univers des bêtes, mais sans beaucoup de dommage comme c'est en toute chose l'habitude dans leur pays ; le vieil ami avait noyé sa poudre en s'allongeant dans un ruisseau. Aucun d'eux ne rapportait le moindre petit morceau

De mouche ou de vermisseau.

Enfin Dorsan parut ployant sous le faix. On se précipita à sa rencontre, tâta son sac, en arracha le contenu, s'assura qu'il n'y avait pas de fraude. Enfin, on convint que Saint-Hubert y était pour quelque chose et, enlevé à bout de bras, rayonnant, croyant que c'était arrivé, Dorsan fut porté en triomphe à la salle à manger où le souper fumait sur la table.

Le nom de "Bredouille" ne fut pas prononcé de la soirée, mais il était évident que Dorsan jouissait grandement de la déconfiture de ses amis. Maintes fois il se fit répéter leurs aventures. Il ne doutait plus de rien. Tournebief était là. Il était même arrivé avant tous les autres et avait fait part à Marfa de l'invitation paternelle.

A table il se mêla à la conversation, admira le poil et la plume de son voisin mais ne souffla mot de l'aventure que nous savons. Il n'avait tiré que quelques coups de fusil au petit jour à l'orée des bois sur la rivière Louise et avait flâné le reste du temps.

Dorsan était d'humeur charmante, il riait, il semblait, il versait des rasades doubles. Il appela Marfa et lui fit jouer du piano, prit Wladimir par le bras et le plantant près de sa fille l'invita à chanter comme de coutume, n'importe quoi.

"En roulant ma boule," si ça lui plaisait ! Tournebief n'avait pas de rancune ; il fit avec bonne grâce tout ce que Dorsan voulait.

Comme il allait se retirer, ce dernier le rejoignit dans le vaste hall et lui souffla à l'oreille :

—Demain, à la même place.

Toute une semaine, la même scène se reproduisit, à part le désespoir de Dorsan ; toute une semaine Dorsan prouva que saint Hubert lui était propice ; toute une semaine il rit sous cape de la bonne aventure.

Wladimir, cependant, se fatiguait de ce rôle subalterne : les jeunes gens n'ont guère de consistance.

Un soir que Dorsan le congédiait avec le même : "Demain, à la même place que vous savez," Tournebief répondit :

—Mon cher voisin, je me considérerais comme trop heureux de continuer mes faibles services près de vous, mais, je n'en ai plus la force morale. Il me faut rencontrer Mlle Dorsan tous les soirs, pour laquelle vous n'ignorez pas mes sentiments, et cela me brise le cœur,

et je vous dois, à vous et à elle, de me tenir à l'écart. Je pars pour une tournée dans le Sud et, pas plus tard que demain, je file vers la Nouvelle-Orléans, ou la Californie ou la Caroline.

Vous auriez dit un homme assommé.

—Impossible, balbutia Dorsan. Il ne faut pas y songer. Ma réputation avant tout. Wladimir, mon garçon, il n'y a pas moyen de se passer de vous. Restez jusqu'à la fermeture de la chasse, alors je vous laisserai partir pour le Sud avec Marfa—avec votre femme.

Du coup, ça y est. Tournebief embrasse le protégé de saint Hubert à l'étouffer.

ès le lendemain, on annonçait le mariage de Wladimir Tournebief et de Marfa Dorsan, pendant la semaine des Rois.

—L'alliance russe ! remarqua Neville en se vissant le monocle dans l'œil.

Dorsan reluqua son futur gendre avec un petit rire fûté. Lui seul connaissait les dessous de la politique.

G. L. L.

MŒURS ET COUTUMES

LE SALUT DANS LE MOSSI

Comme bizarrerie et étrangeté, les coutumes du Mossi ne le cèdent point à celles des autres régions du Soudan. Le chef, roi ou "naba" Boukary, est vêtu d'une longue culotte en étoffe bleu foncé rayée de blanc ; le bas des jambes, cylindrique sur une hauteur de 8 pouces, est brodé en soie solférino, et les jambes sont ornées d'arabesques en soie de même couleur. Sa coussabe est d'une très belle teinte d'indigo. Un bonnet noir, forme chéchia, sur le devant duquel sont attachés un anneau d'argent et une amulette renfermée dans un morceau de peau de chat-tigre, complète la tenue du naba. Il est chaussé de jolies babouches rouges et porte un énorme bracelet d'argent.

Assis sur une natte, il a en permanence à sa droite et prosterné devant lui un esclave qui lui présente une petite calebasse de dolo, recouverte d'un couvercle en vannerie. Lorsque Boukary veut boire, il touche du doigt l'échanson, qui, après avoir bu quelques gorgées, lui offre la calebasse. Pendant que le naba boit, tous les assistants claquent des doigts en tenant les mains près de terre. De même quand il daigne éternuer, se moucher ou cracher.

Les gens se présentent devant le naba et le saluent suivant un cérémonial spécial. Arrivés en rampant à quelques pas de l'endroit où est assis Boukary, les Mossi, tête découverte, se jettent face contre terre et frappent trois fois le sol, des deux coudes, l'avant-bras vertical et l'index ouvert. Puis ils se frottent les mains en faisant lentement le mouvement d'une personne qui écrase de la pommade ; ils frappent encore trois fois la terre avec leurs coudes et restent dans cette position jusqu'à ce qu'on les renvoie.

Tout le monde salue le naba de la même façon, même son propre frère. Les musulmans un peu influents seuls sont dispensés de ces génuflexions. Ils s'approchent timidement de sa royale personne, mais sont tenus quittes de toute cérémonie en récitant une prière.

CARTES DE VISITES PAS BANALES

En Corée, les cartes de visite ont un pied carré ! Les sauvages du Dahomey s'annoncent mutuellement leurs visites au moyen d'une planchette de bois ou d'une branche d'arbre sculptée avec art. Le visiteur se fait précéder par ces objets qu'il reprend lors de son départ, et qui probablement lui servent pendant des années.

Les natifs du Sumatra ont aussi une carte de visite composée d'un morceau de bois d'environ 12 pouces de longueur, orné d'un nœud en paille et d'un couteau. Franchement, notre Bristol est plus portatif.